



La participation ~~x~~ cela s'apprend, cela se cultive

Jacques Ladsous

DANS **VIE SOCIALE** 2017/3 n° 19 , PAGES 209 À 214

ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISSN 0042-5605

ISBN 9782749256108

DOI 10.3917/vsoc.173.0209

Date de mise en ligne : 01/02/2018

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-vie-sociale-2017-3-page-209?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour érès.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

La participation : cela s'apprend, cela se cultive

Jacques Ladsous¹

Au moment où l'on parle beaucoup de participation, et où des politiques qu'ils s'appellent Fillon ou Mélenchon ou d'autres encore semblent vouloir montrer leur volonté de faire participer les citoyens, en faisant des appels au peuple pour les soutenir, je souhaiterais qu'on ne confonde pas la participation avec ce qu'on appelle par ailleurs le populisme. Le populisme est instinctif, il s'adresse aux tripes. J'ai connu tout enfant cette manière d'agir (ou plutôt de réagir), notamment dans les manifestations organisées par ceux qu'on appelait alors les Croix-de-Feu, et j'étais impressionné par la pression que faisaient monter les leaders de ce mouvement au fur et à mesure de leurs discours vindicatifs qu'ils prétendaient révolutionnaires.

La participation s'adresse à la pensée des citoyens. Cela n'a rien d'un cri, c'est une réflexion sur les propositions qui sont faites aux citoyens pour améliorer leur vie collective, leurs rapports entre eux, mais aussi leurs rapports à la culture, à l'économie, à l'organisation générale de la vie. Or, cela s'apprend, c'est bien là que je souhaite situer mon propos. Si l'éducation n'apprend pas aux enfants à débattre et donc à réfléchir sur leurs conditions de vie, d'existence, sur l'intérêt de leurs apprentissages, comment pouvons-nous penser qu'ils puissent s'exprimer autrement que par la révolte, et donc par la violence et la destruction lorsque les règles qui sont imposées sont considérées comme des jougs difficiles à subir et à porter ? Mon propos, ici, sera celui d'un éducateur, c'est-à-dire de quelqu'un qui a pour mission de conduire les personnes qui lui sont confiées à aller au-delà d'elles-mêmes, et donc à surmonter leurs

1. 15 mars 2017.

réactions pour se donner le temps de peser, penser, de préparer des solutions conformes à leurs besoins, à leurs aptitudes, à leurs qualités.

Quels sont donc les milieux qui peuvent favoriser cette attitude et former les citoyens dont les États démocratiques ont besoin pour exister, voire pour subsister ? J'en vois essentiellement trois : la famille ; l'école ; les institutions, qu'elles soient situées autour du sport, de la culture, de la vie sociale (l'éducation populaire). Examinons successivement ces trois milieux.

■ LA FAMILLE

Il ne suffit pas de dire qu'elle n'est plus ce qu'elle a été : ce que disent souvent ceux qui se contentent de se plaindre en se reportant au passé, ce qui n'est ni vrai ni constructif. De très bons écrivains ont décrit les milieux familiaux nocifs où l'enfant n'est pas pris en compte – et la personne de l'enfant a dans notre monde moderne une position que garantissent des textes qui, sans être universels, ont cependant une place importante dans l'organisation contemporaine.

Mais le fait que ces textes existent ne signifie pas que leur application permette à nos enfants d'accéder à une conscience sociale qui les prépare à être des citoyens positifs, participant réellement à l'élaboration d'une vie citoyenne progressiste et raisonnable. J'ai vécu dans une famille où mes parents (surtout mon père) étaient attentifs à notre manière de vivre, d'étudier, de jouer, où l'on prenait le temps de se parler, de se donner des responsabilités, de s'expliquer les décisions, de se poser des questions sur le présent, préparant ainsi l'avenir. Et j'ai moi-même avec mes enfants pratiqué une attitude identique, en faisant de temps à autre ce que j'appelais le point familial : qu'est-ce qu'on a fait ? Qu'est-ce qui va bien ? Qu'est-ce qui ne va pas ? Comment faire pour que les difficultés rencontrées puissent être dépassées, que les désirs des uns et des autres puissent être progressivement comblés, pour que les initiatives soient respectées ?... Bref, pour que chaque membre du groupe familial soit considéré comme un sujet, un sujet pensant, et pas seulement grognant ou revendiquant, ou encore passif et acceptant. Une vraie famille, c'est un lieu où on décide en commun ce qui est utile, ce qui est bon, ce qui est favorable à chacun, et à tous. Quelle que soit sa structure (naturelle, monoparentale, recomposée, etc.), c'est un lieu où l'on se parle, et où chacun peut prendre sa part du bien commun. Un exemple me vient à l'esprit. Mon fils, au cours d'un de nos débats (il avait alors 12 ans), se plaint de l'organisation de la vaisselle : nous la faisons chacun notre tour, lui, ma fille (8 ans), Geo, ma femme, et moi. Il propose l'achat d'une machine – et tout le monde semble d'accord. Mais pour un budget familial modeste, toute dépense imprévue supérieure à 100 € a besoin d'être compensée par une restriction sur les autres dépenses ou par une recette nouvelle.

Cela peut paraître rigide, mais bien intégrée cette formule permet d'être à l'aise. Mon fils propose alors de réduire le budget vacances. Solution vite trouvée et acceptée par tous. Cohésion familiale, solution trouvée.

Ce n'est pas parce que la télé existe, et aussi l'ordinateur, Internet et tous ces moyens de communication et d'information, qu'il ne faut pas prendre le temps de se parler. Si chacun suit son bonhomme de chemin, sans se préoccuper de celui des autres, ce n'est plus un milieu familial avec ses repères, ses points forts, ses joies partagées, ainsi que ses peines et ses soucis. Manger ensemble, jouer ensemble, partager les petits travaux, décider en commun, cela fait de chacun un membre d'un collectif où l'un comme l'autre ont leur rôle – et prennent le temps du « vivre ensemble ».

■ L'ÉCOLE

Lieu de rencontre sociale – où l'on apprend bien sûr le perfectionnement du langage, la clarté de la communication, les opérations mathématiques, et par conséquent l'utilisation des biens, en fonction des moyens, notre situation dans l'espace lieu (géographie), dans l'espace-temps (horaire) où le passé vient colorer le présent et faire rêver l'avenir, où l'on apprend encore à expérimenter avec son corps, avec les lieux, où l'on apprend à se connaître soi, et aussi à connaître les autres.

École laïque, républicaine, irremplaçable, où l'on découvre avec les autres, par les autres, avec les enseignants, mais aussi les camarades.

Où toutes les connaissances se lient ensemble pour nous faire comprendre ce que c'est qu'une commune, une nation, un univers – dans cette riche complexité qu'Edgar Morin considère comme la clef de voûte qui permet de vivre soi, au milieu des autres. Cette école où se font les apprentissages multiples nécessaires à notre progrès, mais également où se construit, à travers de multiples rapports, cette conscience collective qui nous permet de nous sentir nous-même, mais aussi les autres.

À condition bien sûr que les enseignants se sentent partie prenante non seulement de la matière qu'ils enseignent, mais également de la vie collective de leur classe. Comme je comprends ces parents ruraux qui refusent la fermeture de leur école primaire et souhaitent le maintien de l'école à classe unique plutôt que le regroupement par classes dans des lieux où certains vont devoir, pour être dans des classes de niveau, faire une heure de transport scolaire².

2. Cf. le film de Nicolas Philibert *Être et avoir* (2002), mais aussi les émissions de France Inter du 7 mars 2017 dans le département de la Creuse.

L'école individuelle et élitiste n'est plus notre école républicaine – et les enseignants ont perdu souvent le sens de la continuité et de la globalité. Et pourtant, C. Freinet avait bien démontré en créant la coopérative scolaire – cet espace (lieu et moment) où chaque semaine on débattait des bons moments et des mauvais moments vécus – ce qui créait un débat où la philosophie, la confrontation aux valeurs se trouvaient discutées dans la classe et pouvaient être la propriété de tous, où chacun trouvait *sa* place. C'est cela être un sujet acteur.

Certaines expériences contemporaines reprennent ces modes de fonctionnement : c'est bien mais c'est peu – il faudrait que la participation fasse partie du *credo* de tous les composants, et il y aurait beaucoup moins d'« incasables ». Et les enfants, devenus adultes, sauraient alors ce que participer veut dire.

Janusz Korczak, le bon docteur polonais, dans les orphelinats où il rassemblait les enfants trouvés avait institué un tribunal où se discutaient les sanctions utiles, où se distribuaient les sanctions nécessaires. Le président de ce tribunal pouvait être un adulte ou un enfant. Je me souviendrai toujours, dans une pièce montée par le Théâtre du Fil sur Korczak, de ce débat intérieur qui agite un chenapan que le vote de ses camarades a projeté à la présidence, en raison de ses progrès : comment passer de l'habitué sanctionné à celui qui va distribuer les sanctions à son tour ? Cela vaut mille fois plus que tous les sermons moralisateurs.

Et je me souviens, moi qui fus directeur d'une communauté d'enfants en Algérie, de ces assemblées mensuelles où se débattaient un certain nombre de problèmes portés à l'ordre du jour par les délégués de groupes. Qu'est-ce qu'un délégué ? Comment formuler une critique ? Quelle contre-proposition amener ? Je dois à Internet quelques coups de téléphone de personnes ayant la soixantaine ou plus, me disant, à l'aube de mes 90 ans, comment elles ont acquis dans ces débats leur conscience de citoyen – et de quelle manière cela a orienté leur vie.

Pourquoi attendre la terminale pour aborder la philosophie ? La philosophie traverse toute notre vie, et dès la maternelle, à propos de tel événement, de tel incident, on peut commencer à réfléchir sur le pourquoi et le comment de ce qui se vit, de ce qui se passe pour nous et autour de nous.

■ L'ÉDUCATION POPULAIRE

À travers les institutions physiques, culturelles, artistiques, scientifiques... là aussi il y a matière à cultiver la pensée, à approfondir les expériences :

– à condition que le sport ne devienne pas une machine à former des champions à remporter des médailles, à construire le Superman qui vaut de l'or.

J'aime ces sportifs qui utilisent une partie de leur temps à apprendre aux enfants non seulement les bons gestes, mais aussi comment ils peuvent compter les uns sur les autres, comment le travail collectif (qui allie le souci de soi au souci des autres) est un facteur de réussite. J'aime ces discussions après match qui font réfléchir sur ce qui a permis de vaincre ou qui a conduit à perdre. Je connais à Paris un club de la Fédération sportive et gymnique du travail (FSGT) qui possède un mur d'escalade et qui invite les parents à accompagner leurs enfants pour s'essayer eux-mêmes sur ce mur. D'où des discussions sur l'expérimentation, le risque, la stratégie, toutes choses où la pensée vient à l'appel du corps exprimer des sensations, et construire des méthodes contre la peur ;

– à condition que le cinéma, le théâtre soient l'occasion de discuter sur le sens des textes et autres scénarios qui ont servi de support. Le cinéclub n'est pas forcément à discuter tout de suite après le film, mais il permet de revenir sur certains aspects. Je me souviens là encore de ce cinéclub d'Algérie, après la *Marseillaise* de Renoir, où un garçon de 14 ans avait déclaré : « Cela me rappelle que la France *était* le pays de la liberté. » Cet imparfait avait donné lieu à un débat important sur la colonisation ;

– à condition que les fêtes soient l'occasion de se demander pourquoi elles ont été créées, à quoi cela correspond dans l'histoire, quels prolongements elles entraînent ;

– à condition que les observations astronomiques, les expérimentations scientifiques soient l'occasion de réfléchir sur l'univers, les matières qui le composent ;

– à condition que la musique soit l'occasion d'enrichir et de développer sa voix, la qualité qui fait de la voix de chacun une œuvre collective, du caractère propre à chaque instrument un ensemble plein de charme et de rêve. Je me souviens de cet exercice que j'ai vécu avec Pierre Boulez dans la chorale qu'il a dirigée dans l'Ensemble contemporain : la découverte de l'accord complexe – il s'agissait dans une partition qu'il nous distribuait de suivre seulement les montées et les descentes figurées sur un rythme qu'il nous donnait au départ, à partir de la note qui nous plaisait. Au bout de quelques moments, on aboutissait à un accord collectif où tout un chacun s'attardait avec plaisir, véritable synthèse du groupe. En se tournant vers moi, éducateur, il ajoutait : « Vous voyez, la musique c'est comme le social. Quelles que soient les différences de départ, on peut toujours aboutir à un accord. »

Je voudrais ici dire un mot des colonies de vacances, milieu éducatif par excellence, quand ceux qui les animent préparent ensemble et avec les enfants les modes de vie et les activités multiples qu'elles proposent. Ce n'est pas pour rien que les Centres d'entraînement aux méthodes d'éducation active (CEMEA) ont développé les stages et les organisations qui

permettent d'en faire un moment d'ouverture, de partage et de découverte. On peut regretter que la société de consommation ait progressivement substitué à cette aventure collective des vacances commerciales centrées sur une activité particulière souvent plus onéreuse, et répétant les ségrégations sociales. Bravo au Secours populaire, et à bien d'autres, de lutter pour revenir à la colonie globale, facilitant le vivre et l'agir ensemble – moment de brassage, de partage, où chacun se voit respecté dans ses intérêts et ses rythmes, tout en découvrant ceux des autres.

Je n'en dis pas plus. Lorsque l'éducation se propose de former des citoyens, il faut s'y prendre dès le plus jeune âge. Le « vivre ensemble », « l'agir ensemble », si on se donne le temps de l'analyser, prédispose les enfants à être des éléments actifs dans les responsabilités citoyennes. Dans son livre *Chagrin d'école*³, Daniel Pennac interpelle la Mère Grand, championne de la consommation, à propos de ses bourrages de crâne, et lui demande de laisser place à la pensée critique. Il demande aux éducateurs de tous niveaux d'allumer les contre-feux nécessaires, afin de ne pas laisser s'installer une race d'esclaves – C'est la grâce que je nous souhaite.

3. Daniel Pennac, *Chagrin d'école*, Paris, Gallimard, 2007.